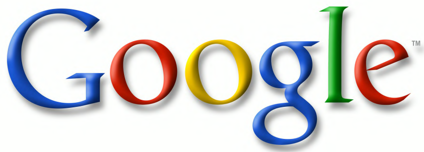
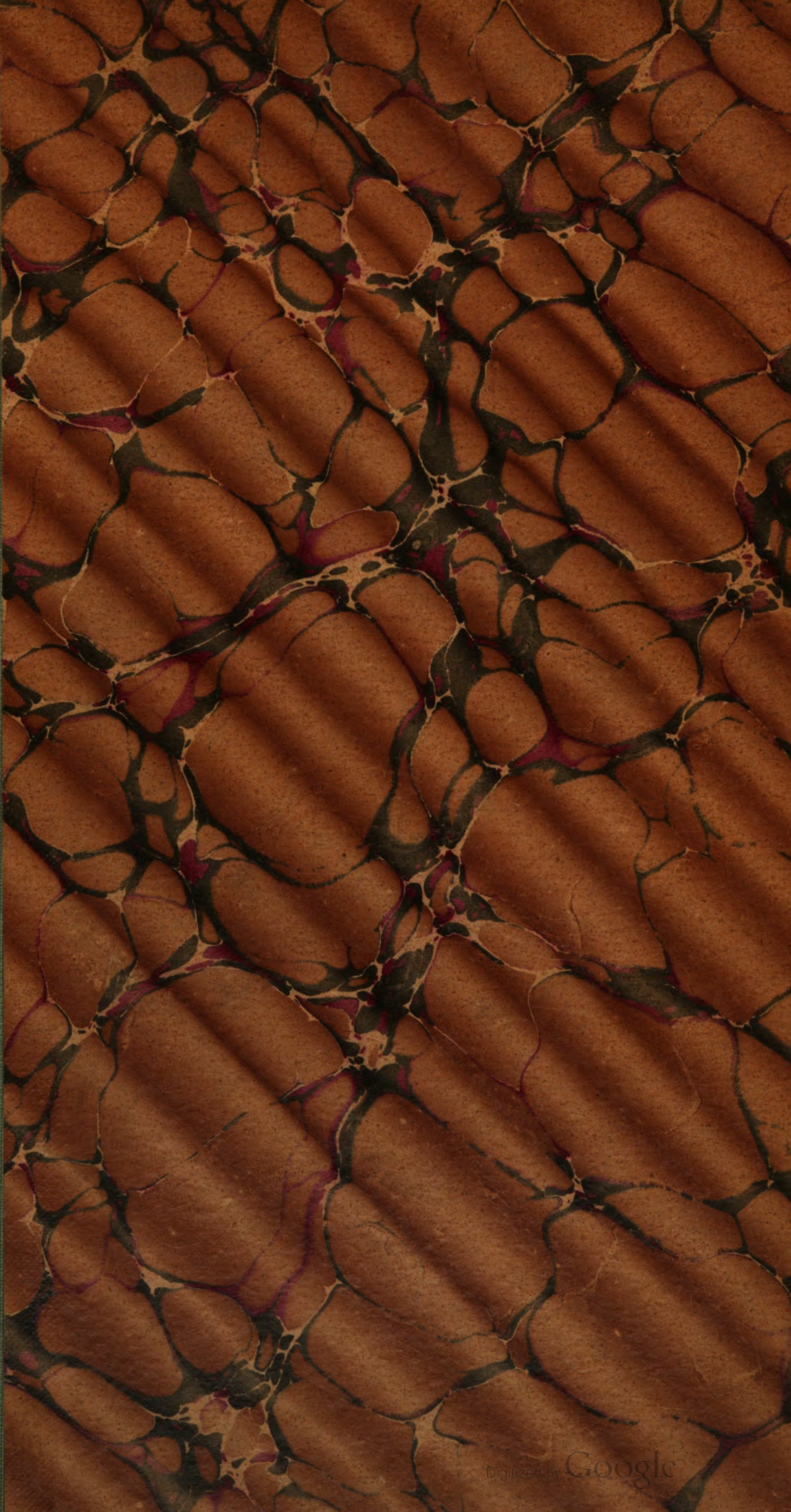
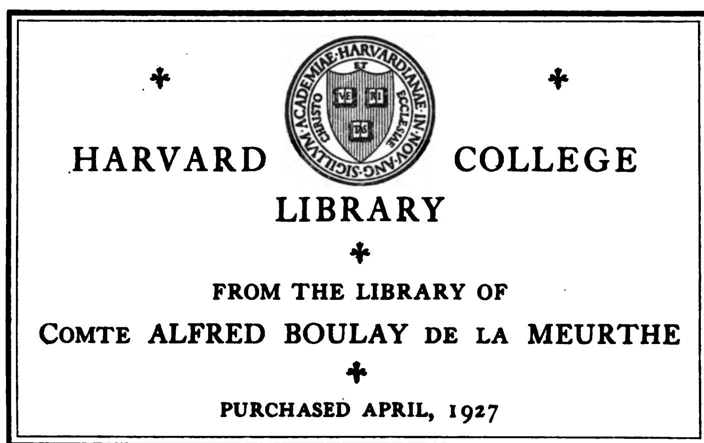


Les Orphelins Arabes d'Alger · 1870




HARVARD COLLEGE
LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
PURCHASED APRIL, 1927

De la part de l'Archevêque d'Alger

LES

ORPHELINS ARABES D'ALGER

LEUR PASSÉ, LEUR AVENIR

LEUR ADOPTION EN FRANCE ET EN BELGIQUE

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

PARIS
AUX BUREAUX DE L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT
RUE DU REGARD, 12

1870

LES
ORPHELINS ARABES D'ALGER

Leur passé, — Leur avenir, —
Leur adoption en France et en Belgique.

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

C'est aux chrétiens de France et de Belgique, c'est-à-dire à ceux qui, dans ces deux nobles et généreux pays, comprennent le prix de la charité, que j'adresse ces lignes. J'unis dans mon appel la Belgique à la France, parce que la Belgique a témoigné à nos œuvres les plus touchantes sympathies, non-seulement par ses aumônes, mais encore et surtout, ce qui n'étonnera personne, par le dévouement courageux avec lequel plusieurs de ses enfants sont venus se consacrer, sur la terre d'Afrique, à la régénération de nos populations déchues.

Peut-être trouvera-t-on que j'ai déjà bien souvent pris la parole; mais si ma voix semblait importune à quelques-uns, je leur demanderais de ne pas oublier que ma voix est celle d'un père qui plaide la cause de ses enfants d'adoption, d'un évêque qui commence, par les petits et par les pauvres, l'apostolat de tout un peuple.

J'espère donc qu'ils me pardonneront encore, et je l'espère d'autant plus que, cette fois, ma voix part de Rome et qu'elle est encouragée par le Père commun, le vicaire de Jésus-Christ

même, dont la douce condescendance a traite nos pauvres enfants comme ses fils d'adoption (1).

(1) Voici comment *l'Univers* du 19 janvier raconte la charité de Pie IX envers nos petits orphelins :

On nous écrit de Rome, le lundi 10 janvier.

Hier avait lieu, dans l'église de la Trinité, au mont Pincius, une touchante cérémonie qui avait attiré en foule la population romaine et les catholiques de tous les pays qui se trouvent actuellement à Rome, à l'occasion du Concile.

Un prince de l'Eglise, dont le nom rappelle tant de souvenirs de notre histoire contemporaine, S. Em. le cardinal Bonaparte, présidait cette réunion solennelle, dont les héros étaient deux pauvres enfants (encore presque sauvages il y a quelques années) de l'Afrique musulmane, qui venaient demander et recevoir le baptême.

Partout, le baptême des adultes a le privilége d'émouvoir les cœurs chrétiens, qui savent le prix des âmes; mais à Rome, centre de la lumière et de la vérité, ce passage de la mort à la vie a un caractère plus touchant encore, et l'histoire de ces deux néophytes, que chacun se racontait, excitait davantage l'intérêt.

Ce baptême était, en effet, une œuvre directe de la bonté si touchante, si paternelle, si apostolique de Pie IX.

Les deux jeunes *Abd-el-Kader-ben-Mohamed* et *Hamed-ben-Aïcha* étaient, en effet, arrivés à Rome, il y a un mois à peu près, en compagnie d'un prêtre d'Algérie. Orphelins de père et de mère, restés seuls sans ressources et sans appui durant la famine, ils avaient été recueillis, sauvés de la mort par l'archevêque d'Alger, avec près de deux mille autres. Ils venaient en Europe pour y demeurer, et, à Rome, parce qu'ils avaient demandé avec instance de voir le Pape et de recevoir sa bénédiction.

On sait combien est douce et paternelle la majesté pontificale. Comme Jésus, son Vicaire laisse venir à lui les plus petits et les plus pauvres.

A peine arrivés, les deux enfants étaient reçus par le Saint-Père, sur la demande de l'archevêque d'Alger, qui les lui présentait, et là, entre ce prince le plus grand du monde et ces deux pauvres enfants inconnus, devant cet archevêque missionnaire, se passait une de ces scènes émouvantes dans leur simplicité, dont le Vatican est presque tous les jours le témoin.

Le Pontife interrogeait doucement les enfants, ou plutôt le pasteur se penchait vers ses brebis perdues pour les amener jusqu'à lui.

Il leur demandait leur nom, leur âge, leur patrie, et quand ils eurent répondu :

— Voyons, mes enfants, leur dit-il, connaissez-vous la religion?

— Oui, dit l'un d'eux, sans hésiter.

— Ah! vous savez le catéchisme; eh bien, dites-moi les commandements de Dieu?

Les enfants récitèrent sans broncher tout le décalogue.

Ils étaient bien émus, cependant, et ils ne parlaient pas bien haut, et le bon Pie IX se penchait tendrement vers eux, approchant son oreille pour mieux entendre, et leur disant avec son sourire :

— Voyez-vous, mes enfants, je suis vieux maintenant et je commence à ne plus aussi bien entendre.

Il ajouta plusieurs autres questions, auxquelles les jeunes Arabes ré-

Ce que je veux dire est d'ailleurs bien simple, et ne fait que reproduire, sous une autre forme, ce que j'ai exposé déjà ; car je ne puis dire que la vérité et la vérité ne change point.

pondirent avec la même assurance. Puis, il y eut un moment de silence, et l'un des enfants dit au Saint-Père :

— Très-Saint-Père, nous vous demandons une grâce, c'est de recevoir le baptême; Monseigneur ne veut pas encore nous le donner.

L'archevêque était debout près du souverain Pontife, tout attendri de cette scène qui était le plus doux couronnement de son œuvre.

— C'est vrai, Très-Saint-Père, dit-il, je crois prudent d'éprouver mes enfants jusqu'à l'âge de discrétion; mais ceux-ci sont bien disposés et assez grands pour savoir ce qu'ils font. Ils n'ont plus d'ailleurs de parents ni d'autre famille que moi.

— Voyons, dit le Pape, en s'adressant aux enfants, savez-vous bien ce que c'est que le baptême, quelles obligations il vous impose? Si vous retournez en Afrique, les Arabes vous persécuteront peut-être un jour parce que vous serez chrétiens.

— Ah! Très-Saint-Père, s'écria de suite le plus âgé des deux, si on nous coupe la tête, cela ne fait rien, nous irons tout droit au ciel.

Pie IX passa tendrement sa main vénérable sur la tête de l'enfant pour le récompenser de sa belle parole, et, se retournant vers l'archevêque, il lui dit :

— Faites-les baptiser à Rome, ce sera pour eux un grand souvenir, et pour vous une joie et une récompense.

L'archevêque s'agenouilla devant le Pape, avec ses deux enfants d'adoption, pour le remercier; mais Pie IX, allant à son secrétaire, y prit deux écrins et les donnant aux enfants :

— Tenez, voilà un souvenir du Pape.

— C'est la Sainte Vierge! dirent les Arabes.

C'étaient en effet, deux beaux camées représentant la Mère de Dieu.

Dès qu'ils furent sortis de l'audience, l'enfant qui s'était montré si heureux d'obtenir le baptême, même au prix du martyre, sautait de joie en disant :

— Oh! que le Pape est donc bon! Vous êtes bon, Monseigneur, mais le Pape est meilleur que vous.

Telle est la touchante histoire que Mgr Lavigerie lui-même racontait à l'auditoire qui se pressait autour de l'église de la Trinité-des-Monts, dans l'allocution qui précède le baptême.

Les cérémonies commencèrent. Les deux catéchumènes, vêtus du blanc costume arabe, ayant à côté d'eux leurs parrains et leurs marraines, étaient aux portes de l'église, suivant la rubrique.

C'est là que le cardinal Bonaparte, revêtu des ornements pontificaux, alla les prendre pour les introduire dans le sanctuaire.

Lorsque le pieux prélat reparut, traversant la foule des fidèles, en tenant les deux néophytes, chacun par une main, il y eut dans toute l'assistance une sorte de commotion soudaine, comme le spectacle des œuvres de la bonté de Dieu en donne quelquefois à ses serviteurs. Toutes les âmes accompagnaient ces deux âmes, qui marchaient si généreusement vers leur régénération.

Les prières, les onctions accoutumées, le baptême furent administrés par le cardinal avec cette piété tout angélique qui édifie ceux qui en

Je veux rappeler :

L'origine de l'œuvre de nos orphelins arabes;

Ses résultats acquis;

Son avenir;

Les dangers qui la menacent;

Enfin, le moyen facile que j'ai déjà proposé à plusieurs per-

sont les témoins, et qui fait dire de ce Prince de l'Eglise : C'est vraiment un saint.

A la fin, selon l'usage, on alluma les deux cierges symboliques et on les mit entre les mains des deux nouveaux chrétiens. C'était fini, désormais ils avaient reçu le feu de l'amour et la lumière de la vérité !

Ceux qui les avaient tenus sur les fonts du baptême les reconduisirent à la sacristie, où le cardinal leur adressa les plus touchantes paroles.

Le marquis Patrizzi, neveu de S. Em. le cardinal-vicaire et président de toutes les bonnes œuvres de Rome, était parrain de l'un des enfants ; Mgr Soubiranne, camérier secret de Sa Sainteté, était parrain de l'autre, au nom de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*. Mme la princesse Rospigliosi et Mlle Happers, nouvelle convertie qui appartient à une riche et grande famille américaine, étaient marraines des deux *néophytes de Pie IX*.

Pendant que la foule s'écoulait, un autre jeune Arabe qui se trouvait dans l'église, pleurait silencieusement, appuyé sur l'un des piliers.

— Pourquoi pleures-tu? lui demanda un évêque qui avait assisté à la cérémonie.

— Parce qu'on n'a pas voulu me baptiser comme les deux autres.

— Et pourquoi n'a-t-on pas voulu te baptiser?

— Je l'ai demandé; mais comme ma mère vit encore en Afrique, bien qu'elle m'ait abandonné, on m'a dit qu'on ne me baptiserait que quand je serais plus grand, à moins d'avoir sa permission.

Telle est, en effet, la loi de l'Eglise, elle allie à l'amour des âmes le respect de l'ordre établi par Dieu, alors même qu'il en coûte le plus à son cœur, et elle ne fait valoir ses droits de mère et de reine que sur les âmes marquées par le sceau du baptême.

Tout le soir de ce jour, dans les familles d'étrangers chrétiens, on s'entretenait de la cérémonie du matin et des grandes œuvres établies en Afrique sous l'inspiration de l'Eglise, et j'entendais citer une parole de l'archevêque d'Alger par laquelle je terminérai tout ce récit.

— Combien vous faut-il donc, demandait-on à ce prélat, pour faire vivre tous les enfants que vous avez recueillis ?

— Il me faut trois cent mille francs par année.

— Et pour combien de temps avez-vous encore des ressources ?

— Pour trois ou quatre mois environ.

— Et une semblable situation ne vous inspire pas de crainte?

— Humainement, si ; — mais j'ai un motif de confiance supérieur aux craintes humaines. Le pape Pie IX m'a assuré, dans un admirable Bref, qui a été rendu public, que les ressources ne me manqueraient pas et que les vrais chrétiens me viendraient toujours en aide. Là-dessus, je dors tranquille, ajouta-t-il en souriant, parce que j'ai la foi et que je sais que la promesse du Pape ne me trompera pas.

sonnes chrétiennes, pour assurer notre succès complet et définitif.

I.

Il y a bientôt trois années, un voile de mort s'étendait sur l'Algérie.

La faim, la peste, tous les fléaux ravageaient à la fois les malheureuses populations indigènes.

Les Arabes mouraient par milliers d'abord; bientôt, on peut le dire aujourd'hui, après les statistiques officielles, par centaines de mille.

Nous étions les témoins consternés de cet affreux spectacle. Les routes qui mènent à nos villes, à nos villages, étaient couvertes d'hommes semblables à des squelettes. Des vieillards, des femmes mouraient sous nos yeux. Des petits enfants erraient abandonnés, en proie à la faim.

Il me sembla, ai-je donc eu tort, oh! quoi qu'il m'arrive, je ne le pourrai jamais croire, que c'était le devoir de l'Église, le mien, par conséquent, de faire tout ce qui était humainement possible pour soulager ces misères, pour arracher à une mort certaine tant d'infortunés qui sollicitaient notre pitié.

Je jetai alors un grand cri, où l'on a voulu chercher autre chose, mais où Dieu sait bien qu'il n'y avait que le sentiment d'un impérieux devoir à remplir.

La charité de la France, de la Belgique répondit à mon appel. Pendant que, sur la demande du gouvernement de l'Algérie, de premiers subsides lui étaient accordés, au nom de l'État, des secours particuliers nous arrivaient de toutes parts.

Pour les adultes, ces secours temporaires suffisaient. Avec le travail que leur procurait la sollicitude du gouvernement, ils retrouvaient bientôt des moyens d'existence. Mais il y avait près d'eux des enfants, des orphelins qui semblaient la proie assurée de la mort. A ceux-là il fallait un père.

Dieu m'inspira la pensée de le devenir.

J'en accueillis un d'abord, puis dix, puis enfin tous ceux qui se présentèrent ou que mes prêtres, chargés par moi de ce soin, recueillirent sur les grands chemins de mon diocèse, et, un jour, j'en eus près de deux mille.

J'ai été blâmé, je le sais, et raillé même quelquefois, de ce qu'on appelait mon imprudence; mais, malgré toutes les peines et les difficultés du passé, toutes les inquiétudes d'un avenir, qui, par moments, me paraît sombre, je ne puis me repentir de ce que j'ai fait.

Tout, sans exception, et les soucis et les fatigues, et ce que l'on appelle des espérances humaines évanouies, est compensé par la douceur de cette pensée. Il ne s'est pas présenté à moi, dans ces jours de deuil de l'Algérie, une seule infortune que j'aie repoussée; il n'est pas venu un seul de ces pauvres enfants frapper à ma porte ou à celle d'un prêtre chrétien, sans que je lui aie dit : « Mon enfant, je serai ton père ! »

Je les vois encore, ces pauvres petits, nous arrivant couverts de leurs haillons et de leur vermine, décharnés, horribles, avec leurs grands yeux brillants, au fond de leurs orbites, de la fièvre sinistre de la faim. Je me rappelle leurs premiers discours et comme ils me remuaient jusqu'au fond de l'âme; et il m'est impossible, je le répète, de regretter ce que j'ai fait.

Ce fut au mois d'octobre 1867 que le premier d'entre eux m'arriva, un petit garçon de neuf ans, à la mine intelligente. Il était exténué.

— D'où viens-tu, mon enfant? lui dis-je.

— De la montagne, loin... loin.

— Et tes parents, où sont-ils?

— Mon père est mort. Ma mère est dans son *gourbi* (1).

— Et pourquoi l'as-tu quittée?

— Elle m'a dit : Il n'y a plus de pain ici, va-t'en dans les villages des chrétiens; et je suis venu.

— Qu'as-tu fait pendant la route?

— J'ai mangé de l'herbe, le jour, dans les champs, et, la nuit,

(1) Cabane de branchages où logent les Arabes.

je me cachais dans les trous pour que les Arabes ne me voient pas, parce qu'on m'avait dit qu'ils tuaient les enfants pour les manger.

— Et maintenant, où vas-tu?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu aller chez un marabout (1) arabe?

— Oh! non, quand je suis allé chez eux, ils m'ont chassé, et si je ne partais pas assez vite, ils appelaient les chiens pour me mordre.

— Veux-tu rester avec moi?

— Oh! oui, je le veux.

— Eh bien, viens dans la maison de mes enfants, je te traiterai comme eux, et tu t'appelleras comme moi, Charles!

Je le mis, en effet, le jour même à Saint-Eugène, au séminaire. Il est devenu un charmant enfant, plein d'intelligence, de bonté, de piété. C'est lui qui m'a fait, un jour, cette réponse digne de la finesse et du cœur arabes, que j'ai déjà rapportée quelque part, je crois:

— Veux-tu aller retrouver ta mère? lui demandai-je après la famine.

— Oh! non, non, je ne veux pas.

— Et pourquoi?

— Parce que j'ai trouvé un père qui est meilleur que ma mère!

Cette histoire est, au fond, à peu près celle de tous les autres. Ils étaient dans le même dénûment, le même abandon, et, bien souvent, ils racontaient des choses qui nous faisaient encore autrement frémir.

Un très-grand nombre était déjà, par malheur, si profondément atteint, qu'il ne put résister à ces cruelles épreuves. Le typhus, la peste de la faim, comme on l'a nommé, se mit parmi eux, et, malgré tous nos soins, malgré le dévouement des Sœurs, dont plusieurs succombèrent, nous en vîmes mourir,

(1) Prêtre arabe musulman.

durant plus de deux mois, dix, douze, et jusqu'à vingt par jour.

Pauvres enfants ! auprès de Dieu, j'en ai la confiance, car tous, sans exception, avant de mourir, ils avaient reçu le baptême, ils prient pour ceux dont la charité a été à leur égard l'instrument des miséricordes divines.

II.

Sauver à nos enfants la vie du corps, c'était bien, sans doute; mais développer en eux, par les leçons et par l'exemple, la vie morale et religieuse, leur donner avec l'amour et l'habitude du travail le moyen de se suffire, plus tard, honorablement à eux-mêmes ; éclairer leurs esprits de la vraie lumière, rapprocher leurs cœurs de nous et de la France, c'était, évidemment, mieux encore.

On devait le demander à l'Eglise, l'attendre d'elle. C'est aussi ce que nous avons tenté, et, je ne crains pas de le dire, c'est, à de rares exceptions près, ce que nous avons déjà obtenu.

Pour le bien prouver, il faudrait, je le sens, transporter nos enfants en Europe, ou prier nos lecteurs d'Europe de se rendre au milieu d'eux.

Combien de fois ne l'ai-je pas entendu dire par ceux qui visitaient nos établissements :

— Ah ! pour que la cause de vos enfants fût gagnée, il faudrait que la France pût voir ce que nous voyons.

La réalisation de ce souhait est malheureusement impossible.

Je ne puis non plus dire dans une lettre tout ce qu'il faudrait pour donner une exacte et complète idée de la réalité. J'essaierai cependant de retracer en quelques mots les premiers résultats obtenus.

C'est à la vie des champs que nous avons exclusivement destiné nos enfants, garçons et filles. C'est au travail agricole et aux arts qui s'y rapportent que nous voulons les former.

Partout l'agriculture me semble préférable pour les enfants du peuple, pour les enfants abandonnés surtout, qui ne trouvent trop souvent dans le travail des villes que les occasions du mal. La vie des champs, qui est vraiment celle de la nature, a le double privilége de donner à l'homme la santé du corps en même temps que celle de l'âme.

Mais si, dans nos vieux pays d'Europe, on commet une impardonnable faute en enlevant tant d'âmes robustes à la vie agricole pour les pousser vers une démoralisation fatale, il est bien plus clair que pour l'Algérie, où la terre est encore et sera longtemps la seule vraie richesse, pour un peuple enfant comme l'Arabe, les travaux des champs sont ceux qu'il faut préférer.

C'est la conviction qui m'a guidé. Tous mes orphelins, garçons et filles, sont appliqués à ces travaux, dans plusieurs établissements distincts que nous avons fondés pour eux dans la province d'Alger.

Là, sous la direction des frères, des sœurs, chargés de leur éducation, ils transforment en vignes, en pâturages, en champs de blé, autant que le permettent leurs forces, les terres incultes où nous les avons placés, après les avoir achetées pour eux.

C'était, je dois le dire, aux yeux de quelques-uns, une entreprise au-dessus des forces humaines que d'appliquer au travail des enfants habitués jusque-là au vagabondage de la vie arabe.

— Vous n'en garderez pas un seul, me disait-on : ils se sauveront tous dans leurs tribus, dès que viendront les figues de Barbarie.

Mais j'avais une foi trop ferme dans la puissance de la charité pour me laisser ébranler par ces discours, et l'événement m'a donné raison.

Quoique nous les ayons toujours laissés libres, en plein champ, sans murs, sans barrières, sans portes même souvent à leurs demeures, un très-petit nombre nous a quittés. Presque tous sont restés, restés librement, et se sont formés au travail.

« Je m'étonne, m'écrivait, le 14 du mois dernier, M. Girard, le » vénérable supérieur de mon grand séminaire, je m'étonne » qu'en si peu de temps vos établissements aient pu prendre

» une forme si régulière. Ce qui paraît surtout admirable, c'est » que tous ces enfants, garçons et filles, se soient si bien disci- » plinés, se soient si bien façonnés au travail. Vous aurez, dans » quelques années, dans leurs bras une grande ressource. Le » travail est devenu comme un amusement pour eux et pour » elles. »

Et dans une autre lettre du 17 du même mois, il ajoutait : « Toutes les fois que je visite garçons et filles, je suis étonné de » leur activité, de leur savoir-faire et de l'air gai avec lequel ils » font les travaux les plus durs. Les passants s'arrêtent pour » admirer la dextérité avec laquelle les petites filles manient la » pioche. »

La pratique et l'amour du travail ne sont pas les seules vertus que nous voyons grandir dans nos petits Arabes. Ils se sont corrigés du vol, du mensonge, tandis que les qualités du cœur qui leur sont naturelles se développent en eux de la manière la plus touchante; nous en avons des preuves tous les jours. Le Bulletin de l'Œuvre des Ecoles d'Orient racontait, dans son dernier numéro, les démonstrations de douleur auxquelles nos plus grands orphelins s'étaient livrés à la suite de mon départ d'Alger pour le concile (1). Un des derniers courriers m'appor-

(1) Nous ne pouvons, dit le *Bulletin*, résister au désir de reproduire ici le passage d'une lettre dans laquelle le Rév. Père Charmetan, directeur de l'orphelinat de la *Maison-Carrée*, près d'Alger, raconte le départ de Mgr Lavigerie pour le concile œcuménique du Vatican. Nos lecteurs trouveront dans ces lignes la confirmation des observations faites en Algérie par M. le directeur général de notre Œuvre :

« Il était plus de midi, lorsque quelques enfants accoururent vers moi en me disant : « Baba, le vaisseau va partir pour la France, laisse-nous » aller sur la plage pour dire, de loin, adieu à notre père qui s'en va. » La permission à peine accordée, tous se dirigèrent vers la mer, située à 100 mètres de la maison. De ce point, qui est à peu près le centre de la belle et vaste rade d'Alger, nous vîmes le navire sortir lentement du port et tourner sa proue vers la France. Aussitôt les enfants se mirent à crier en agitant leurs *chéchias* rouges, et en s'avançant derrière les vagues : « Où vas-tu, Baba? reviens vers tes enfants! Monseigneur, re- » viens! » Mais le vaisseau s'éloignait toujours. Alors quelques-uns, avec des pleurs dans les yeux, vinrent me dire : « Mais, Baba, pourquoi notre » Père s'en va-t-il? Pourquoi nous laisse-t-il ainsi? Il ne nous aime donc » plus? — Si, mes enfants, leur répondis-je tout ému; vous savez bien » qu'il vous aime et qu'il ne cessera pas de vous aimer; mais s'il s'en

tait une lettre de mon secrétaire, M. l'abbé Gillard, qui ne montre pas moins la reconnaissance de ces enfants :

« Nous avons fait ouvrir, pour leur donner de l'air, me dit-il » votre cabinet de travail et votre chambre. Les petits orphelins » de Saint-Eugène y sont entrés avec nous. Dans votre cabinet, » ils se sont arrêtés en cercle devant votre fauteuil vide et, les » larmes aux yeux, ils ont dit : « c'est là que s'asseyait notre » père, c'est de là qu'il nous parlait, qu'il nous disait d'être » sages et d'aimer Dieu. Maintenant, il n'y est plus, depuis » longtemps. Pourquoi ne revient-il pas? » Dans la chambre à » coucher, une de vos soutanes violettes était suspendue, ils se » sont précipités sur elle pour l'embrasser. Le petit Augustin » serrait avec transport contre sa poitrine et embrassait quel- » que chose qu'il avait ramassé. Riez-en, tant que vous vou- » drez, Monseigneur, mais nous, nous en étions tout attendris, » c'était..... une paire de vos souliers. » Ce souvenir vivant du cœur, ils le gardent pour tous ceux qui leur ont témoigné de l'affection ou leur ont fait du bien. Plusieurs d'entre eux ont parcouru la France et la Belgique l'année dernière, avec des prêtres algériens qui allaient solliciter la charité publique. Ils se rappellent les noms de toutes les personnes qui les ont accueillis avec bonté; quelques-unes leur ont donné leurs portraits, ils les conservent précieusement, ils les montrent avec respect.

Le cœur est, il faut le dire, un puissant, le plus puissant ressort pour relever cette race déchue. Pour la sauver, il suffira

» va, c'est qu'il est appelé à Rome par *notre Père très-grand*, et qu'il » accourt à sa voix comme tous les autres évêques du monde. » — « Eh » bien, Baba, écris donc à notre Père de Rome de renvoyer Monsei- » gneur à ses enfants, car nous ne pouvons pas vivre si loin de lui! »

» Pendant cette conversation, le bateau s'éloignait toujours et gagnait le large. Lorsqu'il fut en pleine mer, ces pauvres enfants vinrent à moi en disant : « Laisse-nous mettre à genoux devant Dieu et la mer, et nous » allons prier pour notre Père qui s'en va. » Et spontanément, cette foule d'enfants s'agenouillant autour de moi sur la grève, les yeux tournés vers le vaisseau qui fuyait et disparaissait derrière les vagues, ils récitèrent tous ensemble à haute voix un *Pater* et un *Ave* en arabe; après quoi, faisant le signe de la croix, ils se relevèrent sans rien dire, regardèrent encore une fois le navire, et retournèrent tristement vers la maison ; mais au lieu de reprendre leurs jeux interrompus, ils me dirent : « Père, donne-nous nos pioches, nous allons travailler! »

d'une seule chose : l'aimer vraiment, d'une manière désintéressée, et le lui prouver en lui faisant du bien.

Mais peut-être me demandera-t-on ce que nous avons obtenu pour la conversion au christianisme de nos enfants d'adoption. Je n'ai qu'un mot à dire, à cet égard. Ils sont tous déjà, sans exception, chrétiens par le cœur. Il le seraient tous, en réalité, par le baptême, si nous ne nous étions imposé la dure mais nécessaire loi de résister à leurs instances pour attendre l'âge où tout le monde saura, comme nous, qu'ils agissent dans la pleine liberté de leur conscience.

Que d'exemples je pourrais citer, ici, des dispositions religieuses de nos enfants !

Je n'en rapporterai qu'un seul, il date des jours qui ont précédé immédiatement mon départ pour Rome.

Au mois d'août dernier, un de nos enfants de Ben-Acknoun, âgé d'une dizaine d'années, qui s'était toujours distingué par sa précoce intelligence, tomba gravement malade ; on le mit au lit, et bientôt son pauvre petit corps ne fut plus qu'une plaie.

Les sœurs de Saint-Joseph, qui le soignaient, admiraient sa douceur ; et un jour que j'allais, selon ma coutume, visiter nos malades, elles me le firent remarquer.

Je m'approchai de son lit. Il me prit le bras pour m'attirer et me faire baisser vers lui, car sa voix était déjà bien faible.

— Père, me dit-il, en mettant sa main sur sa poitrine, je suis tout noir là-dedans.

— Que veux-tu dire par là ? mon enfant.

— C'est que mon cœur est noir, parce que je ne suis pas l'enfant de Dieu. Je veux que tu me donnes l'*eau*.

— De quelle *eau* parles-tu ?

— Du baptême qui fait l'âme blanche devant Dieu, et... on va au ciel.

Et en disant cela, il fixait sur moi ses yeux suppliants, et il portait ma main à ses lèvres.

— Puisque tu le veux, lui dis-je, je vais t'envoyer le père qui t'instruira mieux encore et qui ensuite te baptisera.

Il reçut, en effet, le baptême, avec les sentiments d'un prédestiné.

Lorsque je retournai le surlendemain et que je lui demandai:

— Eh bien, tu es baptisé?

— Oui, père, me répondit-il; mais, à présent, je voudrais le *pain de Dieu.*

— C'est la sainte communion, me dit la sœur. Le père lui en a parlé, et il la demande à chaque instant.

— Qu'est-ce que c'est que le *pain de Dieu?* dis-je à l'enfant.

— Père, c'est Sidna-Issa (le Seigneur-Jésus).

Je consentis sans peine, comme on le pense, à satisfaire son pieux désir.

Quelques jours après, comme il s'affaissait de plus en plus, le Père qui l'avait baptisé lui porta la Sainte-Eucharistie. Il se passa alors, dans cet enfant, quelque chose de si extraordinaire que ceux qui en furent les témoins n'en parlent encore qu'avec étonnement. A la vue de la sainte hostie, le visage de ce petit Arabe, encore presque sauvage et mourant de la plus affreuse des maladies, rayonna des clartés de la foi et de l'amour. C'était comme une lumière qui venait de l'âme et qui transfigurait ses traits. Il tendit ses petits bras amaigris hors de son lit vers l'hôte divin qui le visitait, et lorsque celui-ci fut descendu sur ses lèvres, il demeura comme en extase, fixant le ciel.

Tout le monde autour de lui, sœurs, prêtres, enfants infidèles, regardaient, avec respect, au milieu de leurs larmes, ce spectacle sublime dans sa simplicité.

J'arrivai quelques moments après. Du plus loin qu'ils me virent, tous les enfants de l'infirmerie s'élancèrent à ma rencontre.

— Oh! me dirent-ils en m'entourant, nous voulons tous le baptême comme Géronymo.

C'était le nom qu'avait pris, par un touchant souvenir du premier martyr arabe, notre petit néophyte.

Sa mort devenait un apostolat.

Je m'approchai de son lit, et, en effet, sa figure était vraiment transfigurée.

— Je vais au ciel voir Jésus, me dit-il.

Peu après, il expira.

Du reste, ce n'est pas seulement au lit de mort que nous avons baptisé ceux de nos orphelins qui approchaient déjà de l'âge d'homme. Nous en avions recueilli, en effet, au moment de la famine, à demi mourants de faim ou de maladie, qui avaient de seize à dix-huit ans pour les garçons, de quinze à seize ans pour les jeunes filles.

Au mois d'octobre dernier, sur leurs instances réitérées, nous avons baptisé douze de ces jeunes gens. On ne cesse de m'en faire l'éloge dans les lettres que je reçois. « Ils étaient bons, me disait dans l'une de ses dernières lettres un prêtre qui est au milieu d'eux, ils sont devenus meilleurs. Leur sagesse et leur piété font l'admiration de tous. »

Enfin, et c'est par là que je finirai ce court exposé de l'état moral de nos enfants, il s'en trouve parmi eux qui sentent déjà et manifestent la vocation de l'apostolat au milieu de leurs peuples, qui disent, chaque fois qu'on leur demande ce qu'ils veulent être plus tard :

— Je veux être prêtre comme toi.

Déjà trente-quatre des plus intelligents et des plus sages, parmi ceux qui manifestent ce désir, ont été séparés de leurs petits camarades et placés dans un établissement spécial où, tout en continuant leurs travaux champêtres, ils commencent des études littéraires.

C'est un Petit-Séminaire, comme il n'y en a pas certainement au monde, composé tout entier de musulmans qui demandent le sacerdoce catholique.

Il y a six mois, je recevais la visite, dans cette maison, de l'un des plus distingués et des plus riches propriétaires de l'Algérie, M. de R***.

Il m'exprimait, comme bien d'autres, la crainte que nous ne pussions rien obtenir de nos enfants.

— Je vais vous en faire juge vous-même, monsieur le Baron, lui dis-je.

Et j'envoyai chercher quelques-uns de ces petits orphelins.

Lorsqu'ils furent arrivés, nous les interrogeâmes. Parmi eux se trouvait un enfant de neuf à dix ans, celui-là même qui, depuis, a eu l'honneur d'être reçu par le Saint-Père, et de lui faire cette belle réponse, citée par l'*Univers* dans le récit inséré en note au commencement de cette lettre :

— Et toi, Louis, lui dis-je, que veux-tu être quand tu seras grand?

— Moi, dit-il sans hésiter, je veux être prêtre.

— Et pourquoi veux-tu être prêtre?

— Pour aller prêcher aux Arabes.

— Et que leur diras-tu?

— Je leur dirai : regardez-moi, me reconnaissez-vous? Je suis Ahmed-ben-Aïcha, un Arabe comme vous. Avant, j'étais sauvage comme vous l'êtes; je demeurais dans un gourbi. A présent, je suis devenu chrétien et Français. Si vous voulez être heureux et aller au ciel, faites-vous Français et chrétien comme moi.

Mon noble visiteur était confondu de ce langage, et moi aussi, je l'avoue. Mais, lorsque je me le rappelle et que je le médite, je me dis que les enfants qui pensent et parlent ainsi, seront, un jour, les vrais sauveurs de leur peuple. Pour le sauver, en effet, je l'ai dit déjà, il faut l'aimer, et eux, ils l'aimeront de ce double amour qu'inspirent aux âmes ardentes et généreuses la patrie du temps et la patrie de l'éternité.

III.

Voilà le passé et le présent.

J'ai promis de parler aussi de l'avenir de notre Œuvre.

Ici, je suis réduit à parler d'intentions et de projets; mais, comme on va le voir sans peine, mes projets sont simples et pratiques, et ils se lient à des faits déjà certains qui semblent assurer leur réussite.

Je crois donc très-important de ne pas jeter les enfants indigènes élevés par nous, sans parents, sans appui, soit au milieu des Européens, soit au milieu des Arabes. Parmi les premiers, ils se trouveraient dans un état d'infériorité forcée, créé par leur isole-

ment et par leur différence de race. Parmi les seconds, ils seraient placés en face d'une routine aveugle et d'un dangereux fanatisme.

J'ai pris en conséquence des mesures pour les établir, un jour, les uns près des autres, de façon à ce qu'ils se prêtent un mutuel appui, à ce qu'ils conservent le genre de vie auquel leur éducation les initie. J'ai acheté pour cela plusieurs milliers d'hectares de terre, afin d'y créer plus tard des villages d'Arabes chrétiens, absolument comme l'on crée, chaque jour, des villages nouveaux de Français, d'Espagnols, de Suisses, d'Italiens.

Nous formerons des familles en unissant ensemble nos orphelins et nos orphelines, nous donnerons à chacune d'elles la quantité de terres qui lui sera nécessaire pour vivre et pour nourrir ses enfants, et de chaque groupe de vingt, trente, quarante de ces jeunes ménages, établis sur les mêmes terres, nous ferons un village, auquel nous serons heureux de continuer, dans la mesure de nos ressources, notre appui paternel. L'Etat lui-même, nous l'espérons, accordera sa bienveillance à ces créations nouvelles. Il est tout aussi intéressé que nous à leur réussite, car c'est là le moyen certain et facile de former en Algérie un peuple unique, et de nous assimiler des races que nous avons domptées sans les plier à nos mœurs, et que nous avons la douleur de voir s'anéantir rapidement sous nos yeux dans leur misère.

Sans doute, les adultes échappent complétement à notre action, et ils y resteront rebelles ; mais si, depuis quarante années, il avait été possible de faire ce que nous faisons, seulement pour les enfants abandonnés qui errent sur nos routes, demandant l'aumône, quels résultats ne seraient pas déjà obtenus?

Nous aurions, en comptant l'accroissement produit par les naissances, une population coloniale double, au moins, de celle que nous avons aujourd'hui, et un ferment tel serait jeté dans la masse indigène, dont les origines sont en grande partie chrétiennes (1), que sa transformation rapide serait assurée.

(1) Les cinq sixièmes de la population indigène de l'Algérie appartiennent à la race kabyle ou berbère, dont les ancêtres étaient chrétiens.

Quoi qu'il en soit, cette pensée de fusion complète, qui n'a pas été suivie pour des raisons que connaissent nos lecteurs, avait bien réellement présidé à notre conquête algérienne.

J'ai rappelé, quelque part, le rapport présenté au roi Charles X, par M. le duc de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre, rapport qui décida l'expédition d'Alger, et cité ses nobles paroles : « Peut-être même avec le temps, disait-il, aurons-nous le bon- » heur en civilisant les Arabes, de les rendre chrétiens ; et si » cette considération ne peut pas être présentée comme un motif » pour entreprendre une guerre, du moins est-ce une raison, » quand la guerre est commencée, pour marcher avec plus de » confiance à une gloire que la Providence semble nous avoir » réservée. »

Dieu me préserve, ajouterai-je une fois encore, en rappelant ces pensées et ces espérances, de vouloir pour les réaliser d'autres armes que celles de la charité ; et quand je parle de la charité, je ne parle pas seulement, comme je l'ai dit, de la charité facile de l'aumône, je parle de la charité qui sait souffrir, se sacrifier, s'immoler s'il le faut.

C'est ce que nous faisons près de nos enfants, c'est aussi ce qui nous les attache et ce qui par nous les attache à la France : « Je suis convaincu que vous tenez la solution pratique, m'écri- » vait, il y a quelques mois, l'un des plus glorieux chefs de notre » armée africaine, et les idées chrétiennes que vous représentez » sauveront ce pays auquel, envers et contre tout, elles donne- » ront la vie et la lumière. » Nous marchons donc avec confiance et nous sommes prêts. Les terres sont là qui nous attendent. Nos enfants grandissent ; quelques-uns même, ainsi que je l'ai déjà dit, sont à l'âge d'homme, et l'année ne s'écoulera pas sans que notre premier village ne soit commencé.

D'autres suivront, et, dans quelques années, tous nos enfants d'aujourd'hui seront ainsi établis sur divers points du littoral et de l'intérieur dont, pour plusieurs, j'ai déjà fait le choix.

Voilà, dans leur simplicité, mes projets d'avenir.

Lorsque je les médite le soir dans ma solitude de Saint-Eugène, et que, les yeux fixés sur les profondeurs transparentes du

ciel de l'Afrique, je demande à Dieu le temps et la grâce d'achever l'œuvre commencée, je songe doucement que ma tombe serait bien placée dans un de ces paisibles villages où vivront mes enfants. Il me semble que je dormirai mieux le dernier sommeil, au milieu de ceux qui sont vraiment mes fils par la reconnaissance et par la tendresse. Il me semble que ces âmes auxquelles j'aurai tout sacrifié et que mon ministère aura régénérées, demanderont mieux miséricorde pour les péchés de ma vie.

IV.

Deux graves difficultés s'étaient présentées, dès le principe, pour l'exécution de notre œuvre. L'une est aujourd'hui levée. L'autre, celle qui m'a fait prendre la plume et tracer ces lignes, le peut être définitivement par la charité de mes lecteurs.

La première était de trouver, pour veiller à l'éducation de nos enfants, pour assurer leur avenir, des âmes assez dévouées et assez nombreuses.

Les congrégations religieuses de France ont répondu d'abord à mon appel ; mais si elles ont pu diriger nos premières fondations, elles ne peuvent ni les développer, ni en former de nouvelles, à cause des œuvres nombreuses qui, dans la mère-patrie, absorbent tous leurs membres.

Il nous fallait pour cela des congrégations vraiment africaines, exclusivement consacrées à la vie tout à la fois apostolique et agricole.

Elles sont aujourd'hui fondées.

Admirable puissance de la charité ! Dès que l'on a su, en France et en Belgique, qu'il se trouvait à faire, en Algérie, une œuvre grande et pénible qui demandait toutes les abnégations et tous les courages, des âmes généreuses se sont levées pour venir vers nous, et aujourd'hui de jeunes hommes, de jeunes filles, dont plusieurs n'avaient jamais connu le travail, se préparent, près d'Alger, dans trois sociétés distinctes, de prêtres, de frères, de sœurs, par la prière religieuse et le rude labeur de

la vie agricole, à devenir les maîtres, les pères, les mères d'adoption de nos orphelins, à les régénérer par leur exemple et par leur charité.

De ce côté donc, la difficulté a disparu.

Il en reste une autre que je vais exposer simplement, laissant à Dieu, dont je fais l'œuvre, d'inspirer à ceux que connaît sa bonté, la pensée de nous aider à la vaincre.

Jusqu'à ce jour, les aumônes de la France et de la Belgique nous avaient soutenus.

C'est grâce à elles et à l'admirable dévouement de mon clergé que j'ai pu recueillir et ensuite nourrir, vêtir, élever nos enfants, acheter les terres, sur lesquelles ils sont établis, les maisons qu'ils habitent, pourvoir, en un mot, aux nécessités du présent, et, dans une certaine mesure, à celles de l'avenir.

Je suis même heureux de le déclarer, ici, publiquement, nous n'avons jamais eu, nous n'avons encore de dettes d'aucune espèce ; plutôt que d'en contracter et de nous placer ainsi entre les mains de créanciers qui auraient pu ruiner notre œuvre, nous nous sommes imposé dans nos orphelinats les privations les plus dures. Les terres que nous possédons, si elles étaient cultivées, seraient d'ailleurs suffisantes pour nos besoins

Mais nos enfants ne sont pas assez forts pour nous donner le travail nécessaire. Ils sont trop jeunes encore, et il s'écoulera quatre ou cinq années avant que nous n'obtenions ce résultat si désirable, de ne plus importuner la charité.

Cependant les aumônes qui nous étaient envoyées, ou que recueillaient mes excellents prêtres, ont diminué peu à peu. Elles menacent de cesser complétement, et je vois s'approcher le moment où je serai, peut-être, obligé de dire à nos orphelins ce que leur disaient leurs mères au moment de la famine :

Mes enfants, je n'ai plus de pain. Allez dans les villages qui nous entourent, solliciter la pitié des passants.

Cependant, lorsque je me dis que notre œuvre est fondée, qu'elle n'a plus besoin d'être soutenue que quelques années seulement, lorsque je pense à sa portée sociale, morale, religieuse, je ne puis m'empêcher d'espérer que tant d'âmes chré-

tiennes, généreuses, qui nous ont aidé jusqu'à ce jour, ne nous abandonneront pas.

C'est à elles que cette lettre est spécialement destinée, c'est sur elles que je compte pour le succès de la prière qu'il me reste à leur adresser.

V.

J'ai donc pensé que chacun de nos orphelins, de nos orphelines arabes pourrait trouver un père, une mère d'adoption parmi les pieux chrétiens de France et de Belgique.

Combien n'y en a-t-il pas, en effet, parmi eux, que Dieu a favorisés des biens de la fortune et qui ne cherchent que l'occasion d'en faire un bon usage?

Cette occasion elle se présente ici, avec toutes les conditions qui peuvent la rendre digne de leurs sympathies.

Si ces pauvres enfants dont je plaide la cause sont abandonnés, ils périront très-certainement, non-seulement de la mort du corps, mais encore de la mort de leur âme, que le contact de la grâce et de la charité avait ressuscitée. Ils n'ont d'autre soutien que moi, après Dieu, et moi je suis contraint de reconnaître que les ressources vont me manquer et que je ne pourrai plus en porter la charge.

Ce que je propose donc, c'est de les sauver d'une double mort et, avec eux, de sauver peut-être l'avenir de tout un peuple.

Ces enfants ne sont pas, en effet, des enfants ordinaires. Ils sont les prémices de la rénovation de leur race, les prémices qui, après tant de siècles de barbarie, se trouvent placées par la Providence entre les mains d'une religion qui, pour la plupart, fut celle de leurs pères.

Et pour assurer cette grande œuvre, il suffit que quelques familles chrétiennes de France et de Belgique adoptent chacune un de nos enfants.

Non pas que je veuille laisser quitter à nos orphelins la terre d'Afrique. Je l'ai fait pour quelques-uns qui sont maintenant en

France, en Italie ; mais je ne veux pas le continuer. Il vaut beaucoup mieux pour eux et pour nous qu'ils ne nous quittent pas. Ils conserveront mieux dans nos établissements les habitudes simples de leur pays. Ils y prendront l'art et le goût de la vie agricole. Ils y prépareront surtout le noyau d'une population indigène régénérée, transformée, devenue chrétienne.

C'est donc à Alger qu'ils seraient élevés par nous aux frais de leurs parents adoptifs, et ces frais ne seraient pas bien considérables.

Ils se monteraient, tout compris, à deux cents francs par année et ne se continueraient que pendant quatre ans ou cinq ans au plus, suivant l'âge des orphelins.

Mais, quoique éloigné de ses bienfaiteurs, chacun des enfants adoptés serait mis immédiatement en relations avec eux. Nous enverrions aux bienfaiteurs le nom arabe, l'âge, la petite histoire et le portrait photographique de l'orphelin placé sous leur protection spéciale. Ils seraient priés de désigner le nom chrétien qu'ils désireraient lui voir porter désormais. Les enfants leur écriraient lorsqu'ils sauraient écrire, et beaucoup le savent déjà. En un mot, leurs parents adoptifs pourraient les suivre de loin durant le temps de leur éducation, et les voir arriver ainsi à l'âge où ils se suffiront par eux-mêmes, où ils seront vraiment sauvés.

J'ai la confiance que cette pensée trouvera de l'écho dans beaucoup de cœurs.

Combien de familles que la douleur a visitées en leur enlevant l'objet de leur affection la plus sainte, un père, une mère, un frère, un enfant ! Leurs pensées tournées vers le ciel demandent à Dieu miséricorde pour celui qui n'est plus. Elles peuvent, si elles le veulent, associer à leurs prières la prière innocente d'un enfant, ou plutôt elles peuvent faire de cet enfant une prière vivante et perpétuelle sous le regard de Dieu, en le sauvant, en faisant revivre en lui le nom qu'elles aimaient, et qui est aujourd'hui l'objet de leurs larmes.

Que d'autres poursuivies par des sujets d'inquiétudes ! Que de cœurs de mères pleins d'angoisses pour l'avenir de leurs fils !

Elles peuvent offrir à Dieu, dans l'un de ces petits dont il est le père, et que nous avons recueillis en son nom, comme la rançon de leur enfant, et je ne craindrais pas de leur dire ce qu'un vieil évêque de cette même Afrique disait autrefois à la mère d'Augustin : « Il est impossible que le fils, non pas seulement » de vos larmes, mais de votre charité, ne soit pas protégé de » Dieu. »

Déjà, après une simple lettre de quelques lignes, adressée sur ce sujet aux associés de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, j'ai reçu les plus touchantes demandes.

Une mère veut faire revivre dans l'une de nos orphelines le nom de sa fille qu'elle a perdue.

Une autre (pensée vraiment touchante et chrétienne!) adopte un de nos petits abandonnés pour que Dieu adopte, me dit-elle, son propre enfant!

Un médecin chrétien de la Lombardie me prie de donner le nom de son frère mort, le nom de Charles, à l'un de nos enfants qu'il adopte.

Enfin je reçois une autre lettre, que je transcris parce qu'elle m'a ému par son noble et chrétien accent, et parce qu'elle est anonyme, ce qui me permet de la publier sans indiscrétion :

« Monseigneur, j'ai beaucoup offensé Dieu, et j'ai peut-être » contribué à perdre des âmes. Je veux contribuer à en sauver » une, en adoptant un de vos orphelins. Vous trouverez sous ce » pli mille francs, montant de son adoption de cinq années. » Demandez-lui de prier pour moi.

» *Un pécheur.* »

Je compte aussi, pourquoi ne le dirai-je pas? sur le concours des enfants chrétiens. Ils font des prodiges de charité pour les petits enfants de la Chine, et ils ont raison. Pourquoi n'en feraient-ils pas aussi pour les petits infidèles de l'Afrique, que Dieu a tout spécialement confiés à la France?

Sans doute ils ne sont pas assez riches, la plupart du moins, pour adopter, chacun, un orphelin; mais ils peuvent s'associer

pour le faire sous la direction de leurs parents, de leurs maîtres. Avec quelques sous, par mois, s'ils sont assez nombreux, ils auront ainsi leur petit protégé auquel ils donneront son nom chrétien, et dont le portrait et l'histoire leur seront envoyés.

Je m'arrête, car je crains d'être trop long et, par conséquent, de n'être pas lu.

Je mets ces lignes, qui doivent décider du sort de mes enfants, sous la protection de Notre-Dame d'Afrique, la pieuse patronne de mon diocèse et de notre grande mission ; sous celle de saint Joseph, le père d'adoption de la sainte Famille, dont c'est aujourd'hui la fête, et j'en confie le succès à la charité de mes lecteurs.

C'est à Alger, où je rentre dans quelques jours, que j'attends avec confiance leur décision.

† CHARLES, *archevêque d'Alger*.

P. S. Pour demander d'adopter un enfant, s'adresser :

1° Soit directement à Mgr l'Archevêque d'Alger, à Alger;

2° Soit à M. l'abbé Soubiranne, directeur général de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, 12, rue du Regard, à Paris.

Saint-Cloud. — Imprimerie de Mme Ve BELIN.








SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.



